

Les arts entre quatre murs

LUCIE BARRAS



PHOTO: Paul Lithereand

IBLESSÉE, PAR SYLVIE VERVILLE

En moyenne 6 % des détenus au Canada sont des femmes. Et leurs conditions de détention ne sont pas forcément idéales pour une réinsertion, pour reprendre goût à la société. Comment montrer les dessous d'une réalité carcérale au féminin? Comment reprendre la parole lorsqu'on est une prisonnière? La rencontre entre les arts et la prison, dans la région de Montréal, a commencé à lever les voiles d'un tabou.

Il y a quatre ans, est né le projet *Agir par l'imaginaire*, initié par la société Elisabeth Fry du Québec et rejoint par l'organisme *Levier/Engrenage noir*. En juin dernier, 49 femmes ont exposé le fruit de leur travail au public, à la galerie Eastern Bloc.

Des artistes pas comme les autres: leurs œuvres, elles les ont réalisées en prison. Huit artistes sont venues collaborer avec ces femmes dans quatre centres de détention du Québec. La prison provinciale Tanguay, l'établissement Joliette, l'Institut psychiatrique Philippe-Pinel et la maison de transition Thérèse-Casgrain. Une réussite inespérée, inattendue, qui a inspiré d'autres projets...

Geneviève Fortin était en prison lorsqu'elle est entrée dans le projet *Agir*. Avant la prison, elle était déjà artiste «dans la mesure où peut l'être une junkie» dit-elle d'un air entendu? Lorsqu'*Agir* se termine, elle est libérée de prison mais elle refuse de laisser toute cette expérience retomber au point mort. «J'étais devenue accro au succès».

À bout de bras, avec son amie Julie Chantale, elle démarre un nouveau projet *Art Entr'elles* qui intervient cette fois à la sortie. Regroupant d'anciennes détenues, l'équipe crée des bouteilles de bière sur le thème de l'itinérance, des cartes postales et des films d'animation. Un tremplin vers la réinsertion. «Il ne faut pas oublier qu'à la sortie, c'est la survie. Les anciennes détenues ont perdu leur réseau social, et sont rejetée par tous les employeurs. Ce qui prime, c'est trouver de l'argent à tout prix», rappelle Geneviève, qui sait de quoi elle parle.

Une année passe. Lorsque les subventions accordées au projet sont supprimées, Geneviève et Julie se lancent un nouveau défi, avec le projet *Donner une seconde chance*. Trois fois par semaine, une vingtaine de femmes sorties de prison se réunissent autour d'ateliers artistiques, en général à partir de matériaux de récupération, et sont payées 10 dollars de l'heure. «Nous voulions à tout prix être équitables. Les artistes professionnelles sont rémunérées. Elles aussi devaient l'être. Et puis, c'est un coup de pouce financier à la sortie de prison.» Lorsque Geneviève explique comment «les filles ont performé», des étoiles brillent dans ses yeux.

DES NUMÉROS DE CELLULES

L'originalité de ces différentes initiatives? Pour la première fois, les femmes incarcérées ou en voie de réinsertion, ont un rapport d'égal à égal avec les intervenants et artistes

professionnels. Pas d'art thérapie, ou autre atelier bricolage. Cette fois les femmes sont des artistes engagées.

Aleksandra Zajko, de la Société Elisabeth Fry, est co-fondatrice du projet *Agir*. Un bout de femme qui avoue avoir été bouleversée au fil de l'aventure. «Au début, lorsque nous avons lancé *Agir*, nous avions une vision très clinique, thérapeutique des choses. Lorsque le collectif *Levier/Engrenage noir* est entré dans l'aventure, ils nous ont gentiment remis à notre place. Ce que nous cherchions à mettre en place portait un nom depuis longtemps: l'art communautaire. Et les femmes n'avaient pas besoin d'être assistées, elles pouvaient porter leur voix toutes seules.»

Au point que les rapports ont été chamboulés: «Elles sont les porte-parole de leur travail. Avant, il y avait une limite. Nous étions intervenantes, elles étaient clientes. Elles sont devenues des personnes à part entière, je suis devenue amie avec certaines d'entre elles et ce, grâce à l'art.»

Geneviève, encore dans la rue il y a deux ans, n'en revient toujours pas. «C'est bizarre, j'ai connu beaucoup de ces femmes avant la prison, des filles avec qui je consommais. Et là, je me retrouve à les superviser. Moi, je ne finissais jamais ce que je commençais. Cette fois, non seulement je termine quelques chose, mais en plus je suis fière de moi. Je n'imaginai pas vraiment faire ma vie dans les arts, il y a quelques temps. Aujourd'hui, je suis inscrite à l'université en arts plastiques.»

Le projet pilote *Agir* a coïncidé avec l'arrivée du gouvernement fédéral conservateur majoritaire qui prône un système carcéral lourd, à l'américaine. Raison de plus pour les femmes de faire passer leur message:

les prisons ne sont pas adaptées aux femmes et surtout, ne sont pas un moyen de réinsertion.

Ces projets enchaînés les uns aux autres veulent redonner la parole confisquée aux femmes emprisonnées, et leur rendre leur place dans la société. «Y'a-t-il une place pour moi?» scande une des femmes dans un film projeté lors de l'exposition *Agir*. D'autres ont choisi la réalisation plastique et représentent des numéros de cellules à la place des têtes de personnages.

LA FIN D'UNE OMERTA?

«Les femmes emprisonnées se sentent bonnes à rien.», explique Geneviève Fortin. Et la sortie, loin d'être plus facile, tourne souvent à la survie. «Les employeurs ne veulent pas d'ex-tolardes». Aleksandra Zajko confirme: «La prison appauvrit et humilie. Les femmes entrent pauvres, socialement, affectivement, et en sortent dépouillées. De leurs vêtements, de leur famille, de leurs liens sociaux, et de leur santé physique et mentale.»

Les rencontres artistiques ont d'abord permis de casser le quotidien. «Ça leur a fait du bien de savoir que quelqu'un prenait le temps de venir les voir en prison. De savoir que le soir, lorsque les artistes feront le montage, elles penseront à elles.»

Elles ont aussi amené les filles à réfléchir sur les facteurs et tenants sociopolitiques de leur incarcération. Pour *Agir*, Geneviève avait été inspirée par le thème de la folie. «Comment peut-on rester saines dans un lieu aussi malsain que la prison? Comment peut-on nous demander cela? Pour l'exposition de *Donner une seconde chance*, le thème de la maternité est souvent revenu. Beaucoup de mères perdent la garde de leurs enfants.»

En effet, d'après une étude de 2002, 60 % des femmes sous sentence fédérales seraient des mères.

Le tableau n'est pas simple et n'a pas révolutionné la vie de toutes ces femmes, ni fait d'elles des artistes professionnelles. «Je suis malheureusement un cas à part. Pour la plupart des femmes, l'aventure s'est arrêtée avec la fin du projet», admet Geneviève. Mais osons croire à un petit miracle: au moins pour un temps, ces femmes ont réussi à se reconnaître, à s'estimer par les arts.

Lorsqu'on leur demandait de composer deux phrases pour l'atelier du lendemain, elles revenaient avec un texte entier. Toutes. La plupart d'entre elles garde contact régulièrement avec les associations. Ces dernières veulent continuer l'aventure, d'une manière ou d'une autre.

Quant au public, et aux familles, on peut parler de prise de conscience. «Voir, écouter, vibrer à ce que tu as vécu ma fille et t'aimer encore plus. Ta mère. (Extrait du livre d'or de l'exposition *Agir par l'imaginaire*.)»

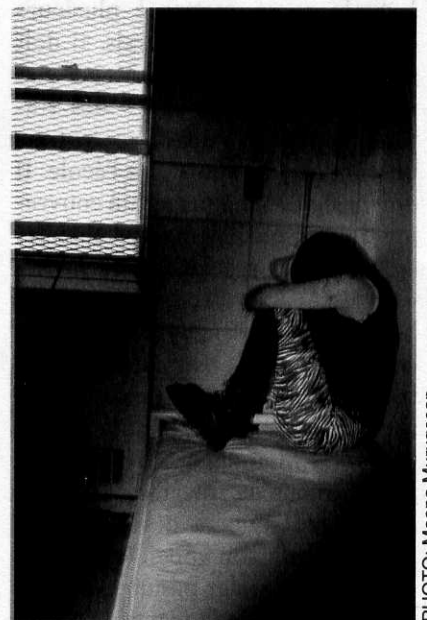


PHOTO: Meena Murugesan

CAGED SONGS, CASSANDRA NEPHINI